



MICHAEL SCHMELLING

## The Evening

Conception et mise en scène de Richard Maxwell

À Paris, Nanterre

### THÉÂTRE

Le cul de sac d'un bar en sous-sol comme il y en a tant dans les quartiers populaires à New York. Refuge pour loosers, ce genre de lieu semble avoir été inventé pour faire oublier à ceux qui le fréquentent que la lumière du jour existe ailleurs. Réunissant des personnages qui pourraient figurer dans les films de John Cassavetes, le metteur en scène américain Richard Maxwell s'inspire de *L'Enfer*, de Dante, pour un huis clos éblouissant qui reprend les codes du polar à la manière du plus tragique des documentaires. *The Evening* réunit un trio qui fonctionne à la manière d'une famille recomposée où l'alcool, la drogue et l'inceste se transforment en baumes pour oublier l'âpreté du quotidien et digérer l'échec.

La figure féminine de cette Sainte-Trinité à un look d'étudiante. Faisant profession de barmaid pour arrondir ses fins de mois, la jeune Béatrice (Cammisa Buerhaus) a un cœur si grand qu'on l'imagine incapable de refuser les charmes de son corps et un service tarifé à ceux qui ont su gagner sa confiance. Portant encore sur le visage les traces des coups reçus lors de son dernier combat, Asi (Brian Mendes) est un boxeur vieillissant qui espère un jour réussir enfin son come-back. Reste Cosmo (Jim Fletcher) mi-manager mi-maquereau, il est celui qui a toujours une liasse de dollars en poche pour calmer les esprits, commander une pizza et une tournée générale ou offrir une ligne de coke.

L'arrivée dans le bar d'un groupe de musiciens ne change rien à l'affaire. N'espérez pas de la musique qu'elle adoucisse les mœurs. Ces trois-là ont des comptes à régler. De l'humiliation publique de l'une aux coups qui pleuvent sur l'autre, le drame tourne au tragique quand parlent les armes et que le sang se met à couler. On reste bouche bée devant tant de cruauté. On s'émeut d'un metteur en scène qui s'acharne à détruire ses personnages comme s'il s'agissait de simples marionnettes. Mais un drame de la vie peut parfois changer le sens d'un projet. Notre émotion légitime est à relativiser si l'on sait que Richard Maxwell use de son théâtre comme d'un cérémonial pour exorciser la douleur bien réelle d'avoir perdu son père au cours des répétitions. Le metteur en scène avoue même avoir brûlé le livre de Dante pour s'en libérer. Splendides à ce titre, les épreuves infligées aux héros de sa fiction participent d'abord d'un travail de deuil qui l'autorise à se livrer à tous les excès sur son plateau. En acceptant ces pics de violence comme des expressions de son chagrin, on l'accompagne sur le chemin d'un apaisement. Faisant voler en éclats son théâtre, Richard Maxwell calme sa colère. L'épiphanie libératrice où nous entraîne la fin de son spectacle lui donne raison d'avoir ainsi osé prendre à témoin le public pour chevaucher sa douleur de fils et réussir à la dépasser à travers un art devenu pour lui une planche de salut.

/// PATRICK SOURD ///